

LA SONATE A KREUTZER

[Nous commençons aujourd'hui la publication d'une nouvelle traduction de l'œuvre célèbre de Tolstoï. Mais, comme il existe déjà deux traductions françaises de cet ouvrage : l'une, sans nom de traducteur, éditée en 1895 ; l'autre de E. Halperine-Kaminsky, éditée sans date, nous croyons devoir expliquer pourquoi nous publions cette nouvelle traduction. Les deux traductions précitées sont presque identiques et paraissent avoir été faites sur un même texte ; or, il y a entre elles et le texte russe des différences considérables. Les additions, les omissions, les interpolations y sont si nombreuses, et la fantaisie en est si apparente que M. J. W. Bienstock, frappé de ce fait, s'est adressé à MM. W. Tchertkoff et P. Birukoff, les deux personnes qui conservent avec un soin pieux tous les manuscrits de Tolstoï, et qui connaissent mieux que quiconque tout ce qu'il a écrit et pensé, afin de savoir si, par hasard, il n'existerait pas deux versions originales de la *Sonate à Kreutzer*. MM. W. Tchertkoff et P. Birukoff ont répondu qu'il n'y eut jamais qu'un seul texte russe de cette œuvre. Ce texte fut publié en Russie, en 1889, avec quelques coupures de la censure, et intégralement, à Genève, en 1901, chez Elpidine. C'est sur le texte original, complet, communiqué par M. W. Tchertkoff, qu'a été faite la traduction que nous donnons ici.

Les deux traductions françaises déjà connues paraissent donc être l'une, une déformation du texte de Tolstoï, l'autre un plagiat de la première. Nous nous bornerons ici à quelques exemples, que pourront multiplier les chercheurs de curiosités littéraires.

Dans le *Chapitre I*, un passage du texte de Tolstoï est, littéralement, celui-ci :

— Cela arrive souvent, mais pas chez nous, répondit le marchand.
Tout le monde se tut..., etc.

Voici le même passage dans les deux traductions :

— Cela arrive chez les messieurs, pas chez nous ! répondit le vieux. Et s'il se trouve un mari assez imbécile pour ne pas dominer sa femme, il ne l'aura pas volé. Mais pas de scandale tout de même. Aime ou n'aime pas, mais ne dérange pas la maison. Chaque mari peut dompter sa femme. Il a le pouvoir pour cela ! Il n'y a que l'imbécile qui n'y arrive pas.

Tout le monde se tut..., etc. — (*Edition de 1895.*)

— Dans un autre monde, c'est possible, mais pas chez nous, dit le vieillard. Et si le mari est assez bête pour n'être point maître de sa femme,

tant pis pour lui ! Inutile, en tout cas, de faire du scandale. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas amour, la maison ne doit pas en subir le contre-coup. Chaque mari peut dominer sa femme, il en a les moyens en main. Les imbéciles, seuls, n'aboutissent pas. On se tut.

(Trad. E. Halperine-Kaminsky.)

Chapitre II.

— Non, non, en admettant même qu'un homme puisse préférer une certaine femme pour toute la vie, alors la femme, selon toutes probabilités, en préférera un autre ; ce fut, c'est, et sera ainsi éternellement. — (*Traduction littérale du texte russe.*)

— Non, ça n'existe pas. Si l'on admettait même que Ménélas eût préféré Hélène pour toute la vie... Hélène aurait préféré Pâris, et ce fut, c'est et sera ainsi éternellement.... En outre, ce n'est pas seulement une improbabilité, mais une certitude que la satiété viendra d'Hélène ou de Ménélas, etc. — (*Edition de 1895.*)

— Auculement. Supposez que Ménélas eût toujours préféré Hélène ; est-ce qu'Hélène n'aurait pas préféré Pâris ? C'est là une vérité éternelle...

Et ce n'est pas une simple probabilité, c'est une certitude qu'Hélène se serait lassée de Ménélas ou Ménélas d'Hélène..., etc. — (*Traduction E. Halperine-Kaminsky.*)

Chapitre III.

— ...Oui, je ne puis parler de cela avec calme, et non pas à cause de cet épisode, comme il le disait, qui m'est arrivé, mais parce que, depuis, mes yeux se sont ouverts et j'ai vu tout sous un autre jour. Tout est à l'envers, à l'envers !

— Il alluma une cigarette, appuya ses coudes sur ses genoux et se remit à parler.

Dans l'obscurité je ne voyais pas son visage ; dans le fracas du train je n'entendais que sa voix agréable et grave. — (*Fin du 3^e chapitre. Traduction littérale du texte russe.*)

Voici comment est exposée cette fin de chapitre, le *quatrième*, dans l'une et l'autre traductions.

— Qu'est-ce que vous entendez par la « véritable » question des droits de la femme ?

— La question de ce qu'est cet être spécial, organisé autrement que l'homme, et comment cet être et l'homme doivent envisager la femme... — (*Edition de 1895.*)

— Qu'entendez-vous par la vraie question de la femme ?

— La question de bien se rendre compte de ce qu'est cet être organisé si différemment de l'homme, de voir comment il doit s'envisager lui-même et surtout comment l'homme doit l'envisager. — (*Traduction E. Halperine-Kaminsky.*)

Les chapitres XIII, XIV, XV, XVI du texte russe, qui sont devenus, dans les traductions françaises, les chapitres XIV, XV, XVI, XVII, présentent de si nombreuses omissions, inventions, interpo-

lations, qu'il est difficile d'y retrouver ce qui appartient à Tolstoï. Les 8 premières pages du chapitre XV sont de pure fantaisie *dans l'une et l'autre traductions*. Il en est de même des 7 ou 8 dernières pages du chapitre XVI, et des 4 premières pages du chapitre XVII.

Nous ne pouvons, dans cette note, reproduire ces différents passages; nous citerons seulement, pour terminer, la fin même de la *Sonate à Kreutzer* :

— Oui, dit-il subitement, si j'avais su ce que je sais maintenant, c'eût été tout autre chose. Je ne me serais pas marié avec elle à aucun prix; je ne me serais jamais marié.

De nouveau nous restâmes longtemps silencieux.

— Eh bien, pardonnez...

Il se détourna de moi et s'allongea sur la banquette, en s'enveloppant de son plaid. Il était huit heures du matin quand nous arrivâmes à la gare où je devais descendre. Je m'approchai de lui pour prendre congé. Dormait-il ou feignait-il de dormir, en tout cas, il ne bougea pas. Je lui touchai le bras. Il se découvrit; il ne dormait pas.

— Adieu, lui dis-je en lui tendant la main.

Il me tendit la main, me sourit imperceptiblement, mais d'un sourire si navré que j'eus envie de pleurer.

— Oui, pardonnez, dit-il, répétant le mot par lequel il avait terminé son récit. — (*Fin de la Sonate à Kreutzer. Traduction littérale du texte russe.*)

— Oui, dit-il subitement, si j'avais su ce que je sais maintenant, je ne me serais marié avec elle pour rien, jamais, jamais.

De nouveau nous restâmes taciturnes longtemps.

— Oui, voilà ce que j'ai fait, voilà ce que j'ai éprouvé. Il faut comprendre l'importance vraie du mot de l'Evangile (Matthieu, v, 28) : « Que tout homme qui regarde la femme avec volupté commet l'adultère »; et ce mot se rapporte à la femme, à la sœur, et non seulement à la femme étrangère, mais surtout à sa propre femme. — (*Fin de la Sonate à Kreutzer. Edition de 1895.*)

— Oui, s'écria-t-il, si j'avais su alors ce que je sais aujourd'hui, il ne serait rien arrivé. Je ne l'aurais pas épousée, pour rien au monde; je ne me serais pas marié ! Jamais.

— Oui, Monsieur, voilà ce que j'ai fait, les épreuves que j'ai traversées. Il faut bien saisir le sens exact de l'Evangile selon saint Matthieu, v, 28; il faut bien comprendre que cette phrase : « Quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère », se rapporte aussi à la sœur et non seulement à la femme étrangère, mais aussi et surtout à sa propre femme. — (*Fin de la Sonate à Kreutzer. Traduction E. Halperine-Kaminsky.*)

Ces quelques citations, qui ne sont qu'une bien petite partie de toutes celles qu'on pourrait faire, justifient surabondamment une nouvelle traduction de la *Sonate à Kreutzer*.]

Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, il a déjà commis l'adultère dans son cœur (MATTHIEU, v, 28).

Ses disciples lui dirent : Si telle est la condition de l'homme avec la femme, il ne convient pas de se marier. Mais il leur dit : Tous ne sont pas capables de cela, mais ceux-là seulement à qui il a été donné.

Car il y a des eunuques qui sont nés tels dans le sein de leur mère ; il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre ceci le comprenne. (MATTHIEU, XIX, 10, 11, 12.)

I

C'était le printemps. Nous voyagions depuis deux jours. A chaque station des voyageurs étaient descendus de notre wagon, d'autres y étaient montés, mais trois personnes, comme moi, restaient dans le train : une dame qui fumait des cigarettes, ni jolie ni jeune, le visage émacié, coiffée d'une toque et vêtue d'un paletot de coupe masculine ; son compagnon, un monsieur très loquace, d'une quarantaine d'années, dont les bagages étaient neufs et soignés ; puis un monsieur se tenant à l'écart, un monsieur de petite taille, qui avait des mouvements saccadés, des yeux extraordinairement brillants, courant avec rapidité d'un objet à l'autre, et des cheveux bouclés, prématurément gris. Il portait un pardessus élimé, à col d'astrakan, de chez un bon faiseur, et un haut bonnet d'astrakan. Quand il déboutonnait son pardessus, on apercevait un poddiovka et une chemise russe brodée. Une autre particularité de ce monsieur était celle-ci : de temps en temps il produisait un son bizarre qui ressemblait à un râclément de gorge ou à un rire brusquement arrêté.

Ce monsieur, durant tout le trajet, évitait soigneusement de lier conversation avec les voyageurs. Quand ses voisins lui adressaient la parole, il répondait brièvement, d'une façon tranchante, puis se mettait à lire ou regardait obstinément par la portière du wagon ; ou bien, tirant des provisions d'un vieux sac, il buvait du thé et mangeait.

Il me semblait que la solitude lui pesait et plusieurs fois je voulus causer avec lui, mais, quand nos yeux se rencontraient, ce qui arrivait fréquemment puisque nous étions assis pres-

que en face l'un de l'autre, il détournait la tête et prenait un livre ou regardait à la portière.

Vers le soir, pendant un arrêt dans une grande gare, le monsieur nerveux descendit chercher de l'eau bouillante, et prépara du thé. Le monsieur aux bagages neufs, un avocat comme je l'appris dans la suite, descendit avec sa compagne, la dame au manteau mi-masculin qui fumait des cigarettes, et ils allèrent prendre le thé au buffet de la gare.

Pendant leur absence, de nouveaux voyageurs entrèrent dans le wagon; l'un d'eux était un vieillard de haute taille, rasé, ridé, l'air d'un marchand, vêtu d'une pelisse de martre et coiffé d'une casquette à énorme visière. Ce marchand s'assit en face des places occupées par l'avocat et sa compagne et, tout de suite, lia conversation avec un jeune homme, probablement un employé de commerce, qui venait également de monter à cette station. J'étais assis presque en face d'eux, et comme le train était arrêté, je pouvais entendre quelques mots de leur conversation.

D'abord le marchand lui apprit qu'il se rendait dans sa propriété, à une station d'ici. Ensuite ils parlèrent du prix des marchandises, du commerce, en particulier du commerce de Moscou, puis de la foire de Nijni-Novgorod. Le commis parla de certains riches marchands qui faisaient la fête à la foire, mais le vieillard l'interrompant se mit à raconter les noces auxquelles lui-même avait pris part autrefois, à Kounavino. On voyait qu'il était fier de ses souvenirs, et il racontait avec un plaisir évident comment une fois, étant saoul, il s'était livré à une telle orgie à Kounavino qu'il ne pouvait le raconter qu'à l'oreille; le commis se mit à rire bruyamment et le vieillard rit aussi en montrant deux dents jaunes.

Leur conversation ne m'intéressant pas, je me levai pour me promener sur le quai avant le départ du train. A la portière je rencontrai l'avocat et sa compagne qui causaient avec animation.

— Vous n'avez plus le temps, me dit l'avocat très liant : on va sonner le deuxième coup.

En effet, comme j'atteignais l'arrière du train, la sonnette se faisait entendre. Quand je rentrai, l'avocat causait avec animation avec sa voisine. Le vieux marchand, assis en face d'eux,

s'était tu, et regardait devant lui en pinçant les lèvres d'un air désapprobateur.

— Et puis elle déclara carrément à son époux qu'elle ne pouvait ni ne voulait vivre avec lui, parce que... disait l'avocat en souriant, comme je passais auprès de lui. Et il continua à raconter quelque chose que je n'entendis pas. Derrière moi étaient montés encore quelques voyageurs. Le conducteur passa en courant, puis un facteur, et, pendant un bon moment, il y eut un brouhaha qui m'empêcha d'entendre la conversation. Quand le silence fut rétabli, j'entendis de nouveau la voix de l'avocat ; la conversation passait évidemment d'un cas particulier à des considérations générales.

L'avocat racontait que la question du divorce occupait maintenant l'opinion publique en Europe et que, chez nous, les cas de divorces devenaient de plus en plus fréquents. Ayant remarqué qu'on n'entendait que lui, l'avocat interrompit son discours et s'adressa au vieillard :

— Dans l'ancien temps cela n'existait pas, n'est-ce pas ? dit-il en souriant agréablement.

Le vieillard voulut répondre, mais, juste à ce moment, le train s'ébranla ; et il ôta sa casquette et se signa en marmonnant une prière. L'avocat détourna les yeux, attendant poliment. Quand le vieillard eut fini, il renfonça profondément sa coiffure, s'installa bien confortablement et dit :

— Si, Monsieur, cela arrivait aussi, autrefois, mais rarement. Par le temps qui court, il est naturel que cela arrive plus souvent. On est devenu trop savant.

Le train, augmentant de vitesse, faisait un tel bruit qu'il m'était difficile d'entendre ; mais comme cela m'intéressait je me rapprochai. Mon voisin, le monsieur nerveux aux yeux brillants, lui aussi paraissait intéressé ; sans changer de place, il prêtait l'oreille.

— Que reprochez-vous à l'instruction ? demanda la dame avec un sourire imperceptible. Vaudrait-il mieux se marier comme autrefois, quand les fiancés ne se voyaient même pas avant le mariage ? continua-t-elle, répondant, comme font beaucoup de femmes, non aux paroles de l'interlocuteur, mais à ce qu'elle pensait qu'il allait dire. Les femmes ne savaient pas si elles aimeraient, si elles seraient aimées, et elles épousaient le premier venu et étaient malheureuses toute leur

vie. Alors vous trouvez que c'était mieux? dit-elle, s'adressant évidemment plus à moi et à l'avocat qu'au vieillard son interlocuteur.

— On est devenu trop savant, répéta le marchand, en regardant la dame avec mépris et laissant sa question sans réponse.

— Je serais curieux de savoir comment vous prouvez qu'il y a un lien entre l'instruction et les dissentiments conjugaux, dit l'avocat avec un léger sourire.

Le marchand allait répondre, mais la dame le devança.

— Non, ces temps sont déjà passés, commença-t-elle.

L'avocat l'arrêta :

— Non, laissez-lui exprimer sa pensée.

— L'instruction n'engendre que des bêtises, dit résolument le vieillard.

— On marie des gens qui ne s'aiment pas et ensuite on est étonné qu'ils ne vivent pas en bonne intelligence, s'empressa de dire la dame en jetant un regard sur moi et même sur le commis qui, debout, accoudé au dossier de la banquette, écoutait la conversation en souriant. Il n'y a que les animaux qu'on puisse accoupler au gré du propriétaire; mais les gens ont des inclinations, des attachements, continua la dame, désirant évidemment piquer le marchand.

— Vous avez tort de dire cela, Madame, dit le vieux, les animaux ce sont des bêtes, tandis que l'homme a reçu la loi.

— Mais cependant, comment vivre avec un homme quand il n'y a pas d'amour? reprit la dame, qui semblait avoir hâte d'exprimer son opinion qui lui paraissait très neuve.

— On ne se préoccupait pas de cela autrefois, dit le vieillard d'un ton grave; c'est maintenant seulement que c'est entré dans les mœurs. Pour un rien, la femme dit : « Je m'en vais. » Ainsi, chez les paysans, c'est devenu à la mode : « Tiens, voilà tes chemises et tes caleçons, je m'en vais avec Vanka, dit-elle, ses cheveux sont plus frisés que les tiens. » Allez donc leur faire entendre raison! Et pourtant la première règle de la femme doit être la crainte.

Le commis regarda l'avocat, la dame, et moi, en retenant un sourire, tout prêt à se moquer ou à approuver les paroles du marchand, selon notre attitude.

— Quelle crainte? demanda la dame.

— Celle-ci : la femme doit craindre son mari. Voilà quelle crainte.

— Ça, cher Monsieur, c'est fini, dit la dame, avec un mouvement d'humeur.

— Non, Madame, cela ne peut pas finir. Eve, la première femme, a été tirée de la côte de l'homme, et cela restera vrai jusqu'à la fin du monde, dit le vieux en secouant la tête d'un air si grave et victorieux que le commis, décidant que la victoire restait de son côté, éclata d'un rire sonore.

— Oui, c'est vous, les hommes, qui jugez ainsi, répliqua, en se tournant vers nous, la dame qui ne voulait pas céder ; vous gardez pour vous la liberté, et la femme vous voulez la retenir dans le gynécée. A l'homme, naturellement, tout est permis.

— Personne ne lui donne cette permission, seulement, si l'homme se conduit mal au dehors, la famille n'en est pas augmentée ; mais la femme, l'épouse, c'est un vase fragile, continua sévèrement le marchand.

Son intonation autoritaire en imposait évidemment aux auditeurs, et même la dame se sentait vaincue, mais elle ne se rendait pas.

— Oui ; mais vous admettez, je pense, que la femme est un être humain qui a des sentiments comme son mari. Alors que doit-elle faire si elle n'aime pas son mari ?

— Elle ne l'aime pas ! répéta sévèrement le vieillard en fronçant les sourcils. On le lui fera aimer.

Cet argument inattendu plut particulièrement au commis, et il émit un murmure approuvateur.

— Mais non, on ne la forcera pas, dit la dame ; là où il n'y a pas d'amour, on ne peut obliger personne.

— Et si la femme trompe son mari, que faire ? fit l'avocat.

— Cela ne doit pas être, dit le vieux ; il faut y avoir l'œil.

— Et si cela arrive tout de même ? Convenez que cela arrive.

— Cela arrive, mais pas chez nous, répondit le vieillard.

Tout le monde se tut. Le commis remua, se rapprocha encore un peu, et, ne voulant pas être en reste avec les autres dans la conversation, commença avec son éternel sourire :

— Oui, chez notre patron il est arrivé un scandale, et il est bien difficile d'y voir clair. C'est une femme qui aime à s'amuser.

ser. Alors elle a commencé à marcher de travers. Lui, est un homme instruit et sérieux. D'abord c'était le comptable. Le mari chercha à la ramener à la raison par la honte. Elle ne changea point de conduite. Elle en faisait de toutes les couleurs. Elle s'est mise à lui voler son argent. Alors il l'a battue. Quoi ! elle devenait de pire en pire. Elle s'est mise avec un non-baptisé, avec un juif, sauf votre respect. Que pouvait faire le patron ? Il l'a plantée là, et vit maintenant en célibataire. Quant à elle, elle traîne.

— Parce que c'est un imbécile, dit le vieux. Si, dès le premier jour, il l'avait tenue en bride, elle vivrait honnêtement, sans plus de danger. Il faut ôter la liberté dès le commencement. Ne te fie pas à ton cheval sur la grande route, ne te fie pas à ta femme chez toi.

A ce moment le conducteur passa, demandant les billets pour la prochaine station. Le vieux lui remit le sien.

— Oui, il faut à temps mater le sexe féminin, sinon tout périra.

— Et vous-même, n'avez-vous pas raconté, à l'instant, la manière dont les hommes mariés font la noce à Kounavino ? dis-je.

— Ça, c'est une autre affaire, dit le marchand ; et il redevint taciturne.

Quand le sifflet se fit entendre, le marchand se leva, prit de dessous la banquette son sac, se boutonna, et, soulevant sa casquette, alla sur la plate-forme.

II

Dès que le vieillard fut sorti, une conversation générale s'engagea.

— En voilà un papa du vieux temps ! dit le commis.

— C'est un Domostroy (1) incarné, dit la dame. Quelles idées sauvages sur la femme et le mariage !

— Oui, nous sommes loin encore des idées européennes sur le mariage, dit l'avocat.

— L'essentiel, et ce que ne comprennent pas les gens comme celui-là, reprit la dame, c'est que le mariage sans amour n'est pas le mariage, c'est que seul l'amour consacre le

(1). Livre du moine Sylvestre où étaient exposées les règles de la vie familiale du temps d'Ivan le Terrible.

mariage. Le vrai mariage est celui qui est consacré par l'amour.

Le commis écoutait et souriait, s'efforçant de retenir les propos intelligents qu'il entendait, afin d'en faire son profit.

Pendant que la dame parlait, on perçut un son ressemblant à un rire interrompu ou à un sanglot. Nous étant retournés, nous aperçûmes notre voisin, le monsieur aux cheveux gris, aux yeux brillants, qui, pendant la conversation, évidemment intéressante pour lui, s'était rapproché sans que nous l'eussions remarqué. Il se tenait debout, la main appuyée sur la banquette. Il était ému : son visage était rouge, les muscles de ses joues tressaillaient.

— Quel est donc cet amour... l'amour... qui consacre le mariage ? dit-il en hésitant.

Voyant l'état d'émotion du voisin, la dame tâcha de lui répondre aussi doucement et substantiellement que possible.

— L'amour vrai... Si cet amour existe entre l'homme et la femme, le mariage est possible, dit-elle.

— Oui, mais que faut-il entendre par amour vrai ? reprit le monsieur aux yeux brillants, en souriant d'un air gauche et timide.

— Chacun sait ce que c'est que l'amour vrai, dit la dame, désirant évidemment mettre fin à cette conversation.

— Moi, je ne le sais pas, dit le monsieur. Il faut définir ce que vous entendez par amour...

— Comment ? C'est très simple, fit la dame. L'amour ? L'amour, c'est la préférence exclusive d'un seul ou d'une seule à tous les autres, dit-elle.

— Une préférence pour combien de temps : pour un mois, pour deux jours, pour une demi-heure ? demanda le monsieur aux cheveux gris, et il sourit.

— Non, permettez, vous ne parlez pas évidemment de la même chose.

— Pardon, absolument de la même.

— Madame dit, intervint l'avocat en indiquant la dame, que le mariage doit être d'abord le résultat d'un attachement, de l'amour, si vous voulez, et que si l'amour existe, et dans ce cas seulement, le mariage est quelque chose pour ainsi dire de sacré. Mais tout mariage qui n'a pas pour base un attachement naturel, l'amour si vous voulez, n'a en lui rien de

moralement obligatoire. C'est bien cela, n'est-ce pas ? demanda-t-il à la dame.

La dame approuva d'un mouvement de tête cette traduction de sa pensée.

— Puis..., reprit l'avocat, voulant continuer son discours.

Mais le monsieur nerveux, dont les yeux maintenant flamboyèrent, se contenant évidemment avec peine, sans laisser parler l'avocat, dit :

— Non, je parle absolument de la même chose, de la préférence d'un ou d'une à tous les autres ; mais je demande : une préférence pour combien de temps ?

— Pour combien de temps ? Pour longtemps. Pour toute la vie parfois, dit la dame en haussant les épaules.

— Mais cela n'arrive que dans les romans. Dans la vie jamais. Dans la vie, cette préférence pour l'un à l'exclusion de tous les autres dure rarement plusieurs années ; c'est plus souvent une question de mois ou même de semaines, de jours, d'heures, reprit-il, sûr que par son opinion il étonnait tous ses auditeurs, et content de cela.

— Oh ! Monsieur... Mais non... non... Permettez ! dites-nous tous trois en même temps. Le commis lui-même émit un mot de réprobation.

— Oui, je sais ! fit le monsieur aux cheveux gris, en élevant la voix de façon à couvrir les nôtres, vous parlez de ce qu'on croit exister et moi je parle de ce qui est. Tout homme éprouve envers n'importe quelle jolie femme ce que vous appelez l'amour.

— Ah ! c'est terrible ce que vous dites là ! Ce sentiment qu'on nomme l'amour, et qui dure non pas des mois et des années, mais toute la vie, il existe pourtant parmi les hommes ?

— Non, non. En admettant même qu'un homme puisse préférer une certaine femme pour toute la vie, alors la femme, selon toutes probabilités, en préférera un autre ; ce fut, c'est et sera ainsi éternellement, dit-il, et, prenant une cigarette, il se mit à fumer.

— Mais un sentiment réciproque peut exister, objecta l'avocat.

— Non, cela ne peut être, dit-il, de même qu'il ne peut arriver que, dans un chargement de pois, deux pois marqués d'un

signe spécial viennent se mettre l'un à côté de l'autre. De plus, ce n'est pas seulement une probabilité, mais une certitude, que la satiété viendra. Aimer quelqu'un ou quelqu'une toute sa vie, c'est comme qui dirait qu'une chandelle peut brûler éternellement.

— Mais vous parlez de l'amour physique. N'admettez-vous pas un amour fondé sur une conformité d'idéal, sur l'affinité spirituelle? dit la dame.

— L'affinité spirituelle! La conformité d'idéal! répéta-t-il en émettant le son qui lui était particulier. Mais dans ce cas il n'est pas nécessaire de coucher ensemble (excusez ma brutalité). Conformité d'idéal et les deux êtres couchent ensemble! dit-il, et il se mit à rire nerveusement.

— Permettez, objecta l'avocat, les faits contredisent vos paroles. Nous voyons que le mariage existe, que toute l'humanité, ou du moins la plus grande partie de l'humanité, mène la vie conjugale, et que beaucoup d'époux achèvent honnêtement une longue vie ensemble.

Le monsieur aux cheveux blancs sourit de nouveau.

— Vous dites que le mariage se fonde sur l'amour, et quand j'émets un doute sur l'existence d'un autre amour que l'amour sensuel, vous me prouvez l'existence de l'amour par le mariage; mais de nos jours le mariage n'est qu'un mensonge!

— Non, pardon, dit l'avocat, je dis seulement que les mariages ont existé et existent.

— Existent! Mais comment et pourquoi existent-ils? Ils ont existé et existent pour des gens qui ont vu et voient dans le mariage quelque chose de sacramentel, un sacrement qui engage devant Dieu. Pour ceux-là ils existent, et pour nous, non. Chez nous les hommes se marient, ne voyant dans le mariage que l'accouplement, et il en résulte une tromperie ou une violence. Quand c'est une tromperie, on la supporte facilement. Le mari et la femme trompent seulement le monde en se donnant comme monogames; en réalité, ils sont polygames, et polyandres. C'est mauvais, mais cela va encore. Mais lorsque, comme il arrive souvent, le mari et la femme ont pris l'obligation de vivre ensemble toute leur vie et que, dès le second mois, ils se haïssent déjà, ont déjà le désir de se séparer, et vivent quand même ensemble, alors commence cette

existence infernale, où l'on s'alcoolise, où l'on se tire des coups de revolver, où l'on s'assassine, où l'on s'empoisonne, dit-il, parlant de plus en plus rapidement, ne laissant à personne le temps de placer un mot, et s'animant de plus en plus.

Tous se taisaient ; tous se sentaient mal à l'aise.

— Oui, sans doute, il arrive de ces épisodes critiques, dans la vie conjugale, dit l'avocat, désirant mettre fin à cette conversation qui devenait par trop vive.

— Si je ne me trompe, vous avez deviné qui je suis, dit-il doucement et l'air tranquille.

— Non, je n'ai pas ce plaisir.

— Le plaisir n'est pas bien grand. Je suis Pozdnichev, celui même à qui arriva cet épisode critique auquel vous venez de faire allusion : j'ai tué ma femme, dit-il en jetant un regard sur chacun de nous.

Nous nous taisions, ne sachant que dire.

— Qu'importe d'ailleurs, dit-il, refoulant un sanglot. Excusez-moi, je ne veux pas vous gêner.

— Mais non, excusez..., dit l'avocat, ne sachant lui-même ce qu'il fallait « excuser ».

Mais Pozdnichev ne l'écouta pas, se détourna brusquement et alla à sa place. Le monsieur et la dame chuchotaient quelque chose entre eux. J'étais assis en face de Pozdnichev ne sachant que dire. Il faisait noir ; je fermai les yeux et feignis de dormir. Nous arrivâmes ainsi, en silence, jusqu'à la station suivante. Là, l'avocat et la dame changèrent de wagon, ce qu'ils avaient convenu auparavant avec le conducteur. Le commis s'installa sur la banquette et s'endormit. Pozdnichev continuait à fumer et buvait le thé qu'il s'était procuré à la station précédente.

Quand j'ouvris les yeux et le regardai, tout d'un coup il s'adressa à moi résolument et d'un ton irrité :

— Peut-être vous est-il désagréable de voyager en ma compagnie, sachant qui je suis ? Dans ce cas je m'en irais.

— Oh, non, pourquoi ?

— Eh bien alors, ne voulez-vous pas du thé ? Mais il est très fort.

Il me versa du thé.

— Ils le disent... et ils mentent... prononça-t-il.

— De quoi parlez-vous ? demandai-je.

— Mais toujours de la même chose : de leur amour. Vous ne désirez pas dormir ?

— Pas du tout.

— Alors voulez-vous que je vous raconte comment cet amour m'a conduit à ce que vous savez ?

— Volontiers ! si cela ne vous est pas pénible.

— Non, ce qui m'est pénible c'est le silence. Buvez donc le thé... Est-il trop fort ?

Le thé était en effet comme de la bière, j'en bus quand même un verre. A ce moment passa le conducteur. Pozdnichev l'accompagna d'un regard méchant et commença seulement quand il fut sorti.

III

— Eh bien, je vais raconter... Mais en avez-vous vraiment le désir ?

Je répétais que je le désirais beaucoup. Il se tut, passa sa main sur ses yeux et commença :

— Si l'on raconte, il faut raconter tout, tout depuis le commencement : il faut raconter comment et pourquoi je me suis marié et ce que j'étais avant mon mariage.

Avant mon mariage je vivais comme vivent tous les jeunes gens de notre milieu. Je suis propriétaire ; j'ai fait mes études universitaires, et j'ai été maréchal de la noblesse. J'ai vécu avant mon mariage comme ils vivent tous, c'est-à-dire dans la débauche, et, vivant de cette façon, j'étais convaincu, comme tous les hommes de notre classe, que ma vie était ce qu'elle devait être. Je pensais de moi que j'étais un homme charmant et tout à fait moral. Je n'étais pas un séducteur, je n'avais pas de goûts contre nature, je ne faisais pas de la débauche le but principal de ma vie, comme plusieurs de mes camarades, mais je m'y adonnais discrètement, modérément, pour la santé. J'évitais ces femmes qui, en me donnant un enfant ou en s'attachant à moi, pouvaient lier mon avenir. D'ailleurs, peut-être y eut-il des enfants ou des attachements, mais je m'arrangeai de façon à ne pas m'en apercevoir. Et cette vie, non seulement je la trouvais morale, mais j'en étais fier...

Il s'arrêta, fit entendre le son particulier qu'il émettait toujours évidemment quand une nouvelle pensée lui venait en tête.

— Et voilà la lâcheté principale ! s'écria-t-il. La débauche ne consiste pas seulement en des actes matériels, une turpitude quelconque ne constitue pas encore la débauche, mais la véritable débauche réside dans la méconnaissance des liens moraux que l'on contracte envers une femme avec laquelle on a des relations charnelles. Et moi, je regardais comme un mérite cet affranchissement-là. Je me souviens de m'être tourmenté une fois parce que j'avais oublié de payer une femme qui, probablement, s'était donnée à moi par amour. Je ne me sentis à l'aise qu'après lui avoir envoyé l'argent, lui montrant ainsi que je ne me considérais pas moralement engagé envers elle. Ne hochez donc point la tête comme si vous étiez d'accord avec moi ! me cria-t-il subitement. Je connais ces façons-là ; nous tous, et vous-même, si vous n'êtes pas une exception rare, nous avons les idées que j'avais alors. D'ailleurs qu'importe, excusez-moi, continua-t-il, la vérité c'est que c'est effroyable, effroyable.

— Qu'est-ce qui est effroyable ?

— Cet abîme d'erreurs et de débauche où nous sommes relativement à la femme et à nos relations avec elle. Oui, je ne puis parler de cela avec calme, et non pas à cause de cet *épisode*, comme il le disait, qui m'est arrivé, mais parce que, depuis, mes yeux se sont ouverts et j'ai vu tout sous un autre jour. Tout est à l'envers, à l'envers !

Il alluma une cigarette, appuyas ses coudes sur ses genoux et se remit à parler.

Dans l'obscurité je ne voyais pas son visage ; dans le fracas du train je n'entendais que sa voix agréable et grave.

IV

— Oui, c'est après avoir souffert comme j'ai souffert, c'est après cela seulement que j'ai compris quelle est la cause de tout, que j'ai compris ce qui doit être, qu'ainsi j'ai vu l'horreur de ce qui est.

Alors voici quand et comment a commencé ce qui m'a amené à cet épisode. Il faut remonter à ma seizième année. J'étais encore au lycée et mon frère aîné était étudiant de première année. Je ne connaissais pas encore les femmes, mais comme tous les malheureux enfants de notre société je n'étais déjà plus inno-

cent : depuis plus d'un an j'étais débauché par les gamins, et déjà la femme, non une femme certaine, mais la femme, en général, comme une chose délectable, la nudité de la femme me torturait déjà. Ma solitude n'était plus pure. J'étais tourmenté comme le sont quatre-vingt-dix-neuf pour cent de nos garçons. Je vivais dans l'effroi, je souffrais, je priais Dieu et m'abaissais moralement. J'étais déjà perversi en imagination et en réalité, mais je n'avais pas encore fait les derniers pas. Je me perdais tout seul, mais sans avoir encore porté les mains sur un autre être humain. Mais voilà qu'un ami de mon frère, un étudiant très gai, de ceux qu'on appelle de bons garçons, c'est-à-dire le plus grand vaurien, qui nous avait appris à boire et à jouer aux cartes, une fois, après avoir nocé, nous entraîna là-bas. Nous partîmes. Mon frère, aussi innocent que moi, succomba cette nuit même. Et moi, gamin de quinze ans, je me souillai et participai à la souillure de la femme sans comprendre ce que je faisais. Jamais je n'ai entendu dire à un de mes aînés que ce que j'avais accompli là fût mal ; et encore maintenant personne ne le dit. Il est vrai que cela est dit dans les Commandements, mais les Commandements ne sont faits que pour être récités devant les prêtres, aux examens, et encore on est plus coulant sur cette question que sur l'emploi de *ut* dans les propositions conditionnelles.

Ainsi aucune des personnes âgées dont je respectais les avis ne me fit de reproches. Au contraire, j'ai entendu des gens que je respectais dire que c'était bien. J'ai entendu dire que mes luttas et mes souffrances s'apaiseraient après cet acte. Je l'ai entendu et l'ai lu. J'ai entendu dire de mes aînés que c'était excellent pour la santé, et mes amis ont toujours paru croire qu'il y avait à cela je ne sais quel mérite et quelle bravoure. Bref, on n'y voyait rien que de bon. Le danger d'une maladie ? Ça, c'est prévu ; le gouvernement protecteur en prend soin. Il surveille le fonctionnement régulier des maisons de tolérance, il assure l'hygiène de la débauche pour les collégiens ; des médecins rétribués exercent la surveillance. C'est très bien : ils affirment que la débauche est utile à la santé et instituent une prostitution réglementée. Je connais des mères qui prennent soin, à cet égard, de la santé de leurs fils. Et la science même les envoie aux maisons de tolérance.

— Pourquoi donc la science ? demandai-je.

— Que sont donc les médecins ? Les pontifes de la science. Qui pervertit les jeunes gens en affirmant que c'est nécessaire pour la santé ? Eux. Et ensuite, avec une gravité particulière, ils soignent la syphilis.

— Mais pourquoi ne pas la soigner ?

— Parce que si un centième des efforts employés à la guérison de la syphilis était apporté à la destruction de la débauche, la syphilis n'existerait plus. Maintenant, au contraire, tous les efforts sont employés non pas à extirper la débauche, mais à la favoriser en assurant l'innocuité des suites. D'ailleurs il ne s'agit pas de cela. Ils s'agit de ce que, à moi comme aux neuf dixièmes sinon plus des hommes de notre classe, et même de toutes les classes, même des paysans, il est arrivé cette chose effrayante : que j'ai succombé non que je fusse subjugué par les charmes d'une certaine femme, aucune femme ne m'a séduit, j'ai succombé parce que le monde dans lequel je vivais ne voyait dans cette chose dégradante qu'une fonction légitime et utile pour la santé, et que d'autres n'y voyaient qu'un amusement naturel, non seulement excusable, pour un jeune homme, mais même innocent. Je ne comprenais pas qu'il y avait là une chute et je commençai simplement à m'adonner à ces plaisirs, en partie désir, en partie nécessité, qu'on me faisait croire propres à mon âge, comme je m'étais mis à boire et à fumer. Cependant il y avait dans cette première chute quelque chose de particulier et de touchant.

Je me souviens que, tout de suite, là-bas, sans sortir de la chambre, je fus pris d'une si profonde tristesse que j'avais envie de pleurer ; de pleurer sur la perte de mon innocence, sur la souillure définitive de mes idées sur la femme. Oui, les relations simples, naturelles, avec la femme pour moi étaient perdues à jamais. Des relations pures avec les femmes, désormais je n'en pouvais plus avoir. J'étais devenu ce qu'on appelle un *voluptueux*. Or, être voluptueux est un état physique comme l'état d'un morphimane, d'un ivrogne ou d'un fumeur. De même que le morphimane, l'ivrogne, le fumeur ne sont plus des hommes normaux, de même l'homme qui a connu plusieurs femmes pour son plaisir n'est plus normal ; il est gâté pour toujours ; c'est un voluptueux. Comme on peut reconnaître l'ivrogne et le morphimane à leur physionomie, à leurs manières, ainsi on peut reconnaître un *voluptueux*. Le *volup-*

tureux peut se retenir, lutter, mais il n'aura jamais plus de relations simples, pures et fraternelles avec la femme. D'après sa manière de regarder une jeune femme, on peut tout de suite le reconnaître. Et je suis devenu un voluptueux et je le suis resté. C'est ce qui m'a perdu.

V

— Oui, c'est ainsi. Après, cela alla de plus en plus loin, avec toutes sortes d'écarts. Mon Dieu ! quand je me rappelle toutes mes lâchetés sous ce rapport, j'en suis épouvanté ! Je me souviens de ce que j'étais quand mes camarades se moquaient de ce qu'ils appelaient mon innocence. Et ce qu'on entend raconter de la jeunesse dorée des officiers, des Parisiens ! Et tous ces messieurs, et moi-même, noceurs de trente ans, qui avons sur la conscience des centaines de crimes si variés et si terribles envers les femmes, nous entrons dans un salon ou un bal, bien lavés, rasés, parfumés, avec du linge très blanc, en habit ou en uniforme, comme des emblèmes de pureté, c'est délicieux !

Réfléchissez à ce qui existe et à ce qui devrait être. Voici ce qui devrait être : quand, dans une société, chez ma sœur, chez ma fille, survient un homme de cette sorte, moi qui connais sa vie, je devrais m'approcher de lui, le prendre à part et lui dire tout doucement : « Mon ami, je sais comment tu vis, comment tu passes tes nuits et avec qui. Ta place n'est pas ici. Ici, il y a des jeunes filles innocentes. Va-t'en. » Il devrait en être ainsi. Or, voici ce qui se passe en réalité : quand un tel homme paraît et danse en enlaçant notre sœur, notre fille, nous nous en réjouissons s'il est riche et a des relations. Peut-être qu'après Rigolboche il daignera aussi accepter ma fille. Si même il garde des traces de maladie, ce n'est rien. Maintenant on guérit très bien. Oui. Je connais quelques jeunes filles du grand monde qui ont épousé des hommes malades de la syphilis. Oh ! lâcheté ! Que vienne le temps quand tous ces mensonges, toutes ces lâchetés, seront dénoncés !

Plusieurs fois il émit son étrange son et but du thé. Le thé était horriblement fort. Il n'y avait pas d'eau pour le rendre plus léger. Je me sentais très agité par les deux derniers verres que j'avais pris. Probablement le thé agissait aussi sur lui, parce qu'il paraissait de plus en plus excité. Sa voix deve-

nait de plus en plus chantante et expressive. A chaque instant il changeait de position, tantôt ôtait son bonnet, tantôt le remettait, et son visage se modifiait bizarrement dans cette demi-obscurité où nous nous trouvions.

— Et pourtant c'est ainsi que je vécus jusqu'à trente ans, sans renoncer une minute à mon intention de me marier et de me créer une vie de famille des plus élevées et des plus pures. Dans ce but, j'observais les jeunes filles qui auraient pu me convenir. J'étais enfoncé dans la fange de la débauche et en même temps je cherchais des jeunes filles dont la pureté fût digne de moi.

J'en écartais beaucoup, précisément parce qu'elles ne me semblaient pas assez pures. Enfin j'en trouvai une que je jugeai digne de moi. C'était une des deux filles d'un propriétaire terrien de Penza, jadis très riche et depuis ruiné.

Une nuit, au clair de lune, pendant que nous revenions d'une promenade en bateau, assis à côté d'elle, j'admirais son corps svelte dont un jersey moulait les formes gracieuses, les boucles de ses cheveux, et je conclus subitement que c'était elle. Il me semblait, par ce beau soir, qu'elle comprenait tout ce que je pensais et sentais, et je pensais et sentais les choses les plus élevées. En réalité, il n'y avait que le jersey qui lui allait très bien, et les boucles de ses cheveux, et aussi que j'avais passé la journée auprès d'elle et désirais un rapprochement plus intime.

Chose extraordinaire, l'illusion qu'on a parfois que la beauté est le bien ! Une jolie femme dit des sottises, on l'écoute et l'on n'entend pas des sottises, mais des choses spirituelles. Elle dit, elle fait des choses mauvaises et on voit quelque chose de charmant. Ne ferait-elle rien du tout, si elle est belle, on est aussitôt convaincu qu'elle est d'une intelligence remarquable, d'une moralité extraordinaire.

Je rentrai chez moi enthousiasmé et je me persuadai qu'elle réalisait la plus haute perfection, et que, à cause de cela, elle était digne d'être ma femme. Le lendemain, je fis ma demande.

Quel imbroglio ! Sur mille hommes qui se marient, non seulement dans notre milieu, mais, malheureusement, parmi le peuple, à peine s'en trouve-t-il un qui ne soit pas marié auparavant au moins une dizaine de fois, si ce n'est cent et mille, comme Don Juan.

Il est vrai qu'il existe maintenant, — je l'ai entendu dire et l'ai observé moi-même, — des jeunes gens purs qui sentent et savent que ce n'est pas une plaisanterie, mais une affaire sérieuse.

Que Dieu les assiste ! Mais, de mon temps, on n'en trouvait pas un pareil sur dix mille. Et tous le savent et feignent de ne pas le savoir. Dans tous les romans, on décrit jusqu'aux moindres détails les sentiments des héros, les étangs, les buissons autour desquels ils se promènent, mais quand on décrit leur grand amour pour une jeune fille, on ne souffle mot de ce que lui, l'intéressant personnage, a fait auparavant, pas un mot sur la fréquentation des maisons publiques, sur les bonnes, les cuisinières et les femmes d'autrui ; et s'il en est de ces romans inconvenants, on ne les laisse pas entre les mains de celles qui ont le plus grand besoin de les connaître, — les jeunes filles.

D'abord on feint, devant les jeunes filles, que cette débauche, qui remplit la moitié de la vie de nos villes et de nos campagnes, n'existe pas en réalité. On le feint si bien qu'on arrive à se persuader que nous sommes tous des gens moraux et que nous vivons dans un monde moral. Quant aux pauvres jeunes filles, elles y croient tout à fait sérieusement. C'était le cas de ma malheureuse femme. Je me souviens qu'étant déjà fiancé, je lui montrai mon journal où elle pouvait apprendre quelque chose de mon passé, et surtout ma dernière liaison, qu'elle aurait pu découvrir par des clabaudages, — c'était du reste pour cela que j'avais senti la nécessité de l'en instruire. Je me rappelle sa frayeur, son désespoir, son effarement, quand elle l'eut appris et compris. Je crus qu'elle allait tout rompre. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?...

Il poussa un gémissement, avala une gorgée de thé, puis se tut.

— Non, d'ailleurs, c'est mieux ainsi, mieux ainsi ! s'écria-t-il. Je l'ai mérité !

VI

Mais il ne s'agit pas de cela. Je voulais dire que, dans ces cas-là, ce sont les pauvres jeunes filles seules qui sont trompées.

Quant aux mères, aux mères surtout, instruites par leurs

maris, elles savent tout cela très bien. Elles feignent de croire à la pureté du jeune homme et agissent en réalité tout autrement : elles savent de quelle façon il faut amorcer les jeunes gens pour elles-mêmes et pour leurs filles.

Nous autres, hommes, nous péchons par ignorance, et parce que nous ne voulons pas apprendre ; quant aux femmes, elles savent très bien, elles, que l'amour le plus noble, le plus poétique, comme nous l'appelons, dépend non pas des qualités morales, mais d'une intimité physique, et aussi de la façon de se coiffer les cheveux, de la couleur et de la forme d'une robe. Demandez à n'importe quelle coquette expérimentée, qui s'est donné la tâche de séduire un homme, demandez-lui ce qu'elle préférerait en présence de celui qu'elle est en train de conquérir : être convaincue de mensonge, de cruauté, même de perversité, ou paraître devant lui vêtue d'une robe mal faite. Chacune préférera toujours la première alternative. Elle sait parfaitement que nous mentons quand nous parlons de nos sentiments élevés, que nous ne cherchons que la possession de son corps et qu'à cause de cela nous lui pardonnerons toutes ses ignominies, tandis que nous ne lui pardonnerons pas un costume de mauvais ton, sans goût, et mal fait.

Or, ces choses-là, la coquette les connaît par expérience, tandis que la jeune fille innocente ne les connaît que d'instinct, comme les animaux.

C'est pourquoi nous voyons ces abominables jerseys, ces bosses artificielles sur le derrière, ces épaules, ces bras, ces seins presque nus. Les femmes, surtout celles qui ont passé par l'école des hommes, savent parfaitement que les conversations sur des sujet élevés ne sont que des conversations, et que l'homme cherche et veut le corps et tout ce qui orne le corps. Et elles agissent en conséquence. Si l'on rejette l'habitude de l'ignominie qui est devenue pour nous une seconde nature, et si l'on envisage la vie de nos classes supérieures telle qu'elle est, avec toute son impudeur, ce n'est qu'une vaste maison de tolérance... Ce n'est pas votre avis ? Permettez, je vais vous le prouver, — dit-il, prévenant toute dénégation de ma part. — Vous dites que les femmes de notre société ont un autre intérêt que les femmes des maisons de tolérance, et moi je prétends le contraire et je le prouve. Si des êtres diffèrent entre eux par le but de leur existence, par

leur vie intérieure, cela devra se refléter aussi dans leur extérieur, et leur extérieur sera tout différent. Eh bien ! comparez donc les misérables, les méprisées, avec les femmes de la plus haute société : les mêmes robes, les mêmes façons, les mêmes parfums, les mêmes dénudations des bras, des épaules, de la gorge, la même bosse sur *le derrière*, la même passion pour les pierreries, pour les objets brillants et très chers, les mêmes amusements, danses, musiques, chants. Les premières attirent par tous les moyens, les secondes aussi. Aucune différence. Parlant logiquement, il faut dire que les prostituées à court terme sont généralement méprisées, et les prostituées à long terme estimées.

VII

— Oui, et moi aussi j'ai été séduit par des jerseys, des boucles de cheveux et des tournures.

Et j'étais très facile à prendre, ayant été élevé dans ces conditions dans lesquelles, comme des concombres en serre, poussent les jeunes gens amoureux. Notre nourriture trop abondante, avec l'oisiveté physique complète, ce n'est autre chose que l'excitation systématique de la lubricité. Quoi que vous pensiez, il en est ainsi. Moi-même, jusqu'aux derniers moments, je n'y voyais rien. Maintenant, je vois. Et, ce qui me tourmente, c'est que personne ne le sait et que tous disent des sottises, comme cette dame qui vient de sortir.

Par exemple, à côté de chez moi, au printemps, des ouvriers, des paysans, travaillent à la construction de la voie ferrée. La nourriture ordinaire du paysan c'est du pain, du *kvass*, des oignons ; et il vit, il est dispos, bien portant ; il fait les travaux légers des champs. Il travaille au chemin de fer et sa nourriture se compose maintenant de gruau et d'une livre de viande. Seulement cette viande il la restitue en un labeur de seize heures en poussant un wagonnet de trente pouds. Et c'est bien comme ça. Mais nous, qui mangeons deux livres de viande, de gibier, de poisson, nous qui absorbons toute espèce de boissons et de nourritures échauffantes, comment dépensons-nous cela ? En des excès sensuels. Si la soupape est ouverte, tout va bien, mais fermez-la, comme je l'avais fermée temporairement, et aussitôt il en résultera une existence qui, en passant à travers le prisme de notre vie artificielle, s'exprimera

par le sentiment amoureux le plus pur, parfois même platonique. Et je suis tombé amoureux comme tout le monde.

Tout y était : des transports, des attendrissements, de la poésie. Mais, en réalité, mon amour était préparé d'un côté par la maman et les couturières, et d'un autre côté par l'abondance de la nourriture absorbée; et une vie trop oisive. S'il n'y avait pas eu de promenades en bateau, de vêtements bien ajustés, etc., si ma femme avait porté quelque blouse informe et que je l'eusse vue ainsi chez elle, d'autre part si j'eusse été un homme dans les conditions normales, qui absorbe la nourriture nécessaire pour son travail, et si une soupape de sûreté eût été ouverte (par hasard, à ce moment elle était fermée), je ne serais point devenu amoureux et rien ne serait arrivé.

VIII

— Et voici ce qui arriva : j'avais de la fortune, la robe était bien faite... la promenade en bateau réussit. Vingt fois la chose avait raté, cette fois elle réussissait. C'est comme un piège. Je ne plaisante pas. Les mariages se préparent maintenant comme des pièges. Que devrait-il y avoir de plus naturel ? La jeune fille est nubile, il faut la marier. Quoi de plus simple, si la jeune personne n'est pas un monstre et s'il se trouve des hommes qui désirent se marier ? Cela se passait ainsi dans le vieux temps. Quand la jeune fille arrivait à l'âge de se marier, les parents arrangeaient le mariage. Cela se faisait, cela se fait encore dans toute l'humanité : chez les Chinois, les Hindous, les Musulmans, et chez notre simple peuple aussi. Cela se passe ainsi dans l'espèce humaine au moins dans les quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas. Il n'y a guère que un pour cent, peut-être moins, nous les noceurs, qui avons imaginé que cette mode était mauvaise et avons inventé autre chose. Et cette autre chose, qu'est-ce ? C'est que les jeunes filles sont assises et que les messieurs se promènent comme dans un bazar, et font leur choix. Les vierges attendent et pensent, sans vous le dire : « Prends-moi, jeune homme ! Non, moi ! Pas elle, mais moi : regarde ces épaules et le reste. » Et nous, les hommes, nous nous promenons, estimons du regard la marchandise et nous sommes très satisfaits ! « Je sais, je ne me laisserai pas tromper. »

Ils se promènent, regardent et sont très contents que cela

soit si bien arrangé pour eux. Mais si l'on n'y veille pas, ça y est : on est pris !

— Que faire donc ? lui dis-je. Est-ce à la femme de faire la proposition ?

— Je ne sais pas ; mais s'il s'agit d'égalité, que l'égalité soit complète. On a trouvé humiliant de se marier par l'intermédiaire des marieuses, c'est pourtant mille fois préférable. Là, les droits et les chances sont égaux ; ici, la femme est une esclave exposée au marché ou un appât dans un piège. Essayez de dire à une mère ou à une jeune fille la vérité : qu'elles ne sont préoccupées que de la chasse au mari. Dieu, quelle offense ! Cependant elles ne peuvent pas faire autre chose et n'ont pas autre chose à faire. Ce qui est terrible, c'est de voir parfois de toutes jeunes, pauvres et innocentes filles préoccupées uniquement de ces idées. Si encore, je le répète, cela se faisait franchement, mais ce n'est qu'un mensonge. « Ah ! la descendance des espèces, que c'est intéressant ! Oh ! Lily s'intéresse beaucoup à la peinture ! Irez-vous à l'exposition ? C'est charmant ! Et la troïka, et les spectacles, et la symphonie ? Ah ! que c'est adorable ! Ma Lily raffole de musique. Et vous, pourquoi ne partagez-vous pas ces convictions ? Et les promenades en bateau !... » Alors qu'il n'y a que cette seule pensée : « Prends, prends-moi ! prends ma Lily ! Non, moi ! Essaie seulement !... » Lâcheté ! mensonge ! conclut-il ; et ayant bu un dernier verre de thé, il se mit à ranger les tasses.

IX

— Oui, vous savez, reprit-il en rangeant dans son sac le thé et le sucre, cette puissance des femmes dont souffre le monde provient uniquement de ce que je viens de dire.

— Comment, la puissance des femmes ? dis-je. Les droits sont surtout du côté des hommes.

— Parfaitement, c'est bien cela, — m'interrompit-il. C'est bien ce que je veux dire et c'est ce qui explique ce phénomène extraordinaire que, d'une part, il est tout à fait vrai que la femme est amenée au plus bas degré de l'humiliation, et que, d'autre part, elle domine. Voyez les juifs : avec la puissance que leur confère l'argent, ils se vengent de leur assujettissement. Ainsi font les femmes. « Ah ! vous voulez que nous ne

soyons que des marchands ? bon ; en restant marchands nous nous emparerons de vous », disent les juifs. Et les femmes disent de même : « Vous voulez que nous ne soyons que des objets de sensualité ? bon ; comme objets de sensualité, nous vous courberons sous le joug. » Ce n'est pas dans la privation du droit de vote ou du droit de magistrature que réside l'infériorité de la femme ; mais, dans les relations sexuelles, elle n'est pas l'égale de l'homme. Elle n'a pas le droit d'user de l'homme et de s'abstenir, de le choisir au lieu d'être choisie. Vous dites que ce serait abominable. Bon ! Mais alors que l'homme n'ait pas non plus ces droits, puisque maintenant la femme en est privée. Mais voilà, à défaut de droits, elle agit sur la sensualité de l'homme, par quoi elle le domine, de sorte qu'en réalité c'est la femme qui choisit, tandis que l'homme n'a que l'apparence du choix. Dès que la femme est en possession de ses moyens, elle en abuse et acquiert un pouvoir terrible sur les hommes.

— Mais où voyez-vous ce pouvoir, exceptionnel ? demandai-je.

— Où ? Mais partout, dans tout. Allez voir les magasins dans une grande ville. Il y a là des millions ; il est impossible d'évaluer l'énorme quantité de travail qui s'y dépense. Or, dans les neuf dixièmes de ces magasins, y a-t-il quoi que ce soit pour l'usage des hommes ? Tout le luxe de la vie est demandé et soutenu par la femme.

Comptez toutes les fabriques. La plupart travaillent à des ornements inutiles, équipages, meubles, hochets pour les femmes. Des millions d'hommes, des générations d'esclaves s'usent à ce travail de forçat dans les fabriques, uniquement pour les caprices des femmes. Les femmes, telles des reines, gardent comme prisonniers de guerre, dans les travaux forcés, les neuf dixièmes du genre humain. Et tout cela parce qu'on les a humiliées en les privant de droits égaux à ceux de l'homme. Elles se vengent sur notre volupté ; elles nous attrapent dans leurs filets. Oui, tout est là.

Les femmes se sont façonné de telles armes pour agir sur les sens qu'un homme ne peut rester calme en leur présence. Aussitôt qu'un homme approche une femme, il tombe sous l'influence de cet opium et perd la tête. Depuis longtemps déjà je me sentais mal à l'aise quand je voyais une femme trop

bien parée, en robe de bal, mais, à présent, cela me terrifie, tout simplement, car j'y vois un péril pour les hommes, quelque chose de contraire aux lois et j'ai envie d'appeler un sergent de ville, d'appeler un secours quelconque, de demander qu'on enlève cet objet dangereux.

Oui, vous riez ! me cria-t-il. Mais ce n'est pas du tout une plaisanterie. Je suis sûr que le temps viendra, et il n'est peut-être pas si loin, où les hommes comprendront cela et seront étonnés qu'ait pu exister une société où étaient permises des actions aussi nuisibles à la sécurité sociale que celles d'orner le corps de façon à éveiller la sensualité comme le font les femmes de notre société. Autant établir des traquenards le long de nos voies publiques, ou pire encore ! Pourquoi les jeux de hasard sont-ils interdits alors qu'on ne défend pas que les femmes se promènent en costumes excitant la sensualité ? Elles sont mille fois plus dangereuses.

X

— Voilà donc comment j'ai été pris. J'étais ce qu'on appelle amoureux. Non seulement elle m'apparaissait comme un être parfait, mais durant le temps de nos fiançailles je me considérais moi-même comme un être parfait. Il n'est pas de crapule au monde qui ne puisse trouver pire que soi, et, par conséquent, qui ne puisse s'enorgueillir et être content de soi. J'étais dans cecas : je ne me mariaispas pour l'argent, l'intérêt était étranger à l'affaire, tandis que la plupart de mes connaissances avaient fait des mariages d'intérêt, soit pour l'argent, soit pour les relations. Premièrement, j'étais riche, elle était pauvre. Deuxièmement, j'étais fier surtout de ce que j'avais l'intention ferme de vivre, une fois marié, en monogame, alors que d'autres se mariaient avec l'intention de continuer leur vie polygame de célibataire ; et, de cela, je m'enorgueillissais démesurément. Oui, j'étais un effroyable cochon avec la conviction d'être un ange.

La période de mes fiançailles dura peu. Je ne puis me la rappeler sans honte. Quelle abomination ! Il est donc entendu que l'amour est un sentiment moral et non sensuel. S'il en est ainsi, cette attirance spirituelle devrait s'exprimer par des paroles, des entretiens, des conversations. Rien de pareil : il nous était très difficile de converser en tête-à-tête. Quel travail de Sisyphe c'était ! A peine avions-nous découvert ce qu'il

fallait dire et l'avions-nous exprimé, qu'il fallait recommencer à nous taire et chercher de nouveaux sujets. Nous n'avions rien à nous dire. Tout ce que nous pouvions nous imaginer sur la vie qui nous attendait, sur notre établissement, était dit. Et quoi après? Si nous avions été des animaux, nous aurions su que nous n'avions pas à causer; tandis que nous devions parler sans avoir rien à dire. Car ce qui nous préoccupait n'était pas une chose qui pouvait se rendre par des paroles. Et puis, cette coutume inepte de manger des bonbons, cette goinfrerie bestiale pour les sucreries, ces abominables préparatifs de noce : ces discussions sur l'appartement, sur la chambre à coucher, la literie, les peignoirs, les robes de chambre, la lingerie, les toilettes. Comprenez donc que si l'on se marie selon le « Domostroy », comme disait tantôt ce vieillard, alors ces édredons, ces trousseaux, ces literies, tout cela, ce sont des détails sacro-saints. Mais chez nous, sur dix mariés, à peine s'en trouve-t-il un qui croie, je ne dis pas aux sacrements, mais à ceci : que le mariage est un certain engagement. Sur cent hommes, à peine en est-il un qui ne soit déjà marié et sur cinquante à peine un qui n'ait accepté d'avance de tromper sa femme à chaque occasion; la grande majorité regarde cette promenade à l'église comme une condition nécessaire pour posséder une certaine femme; songez alors quelle terrible signification acquièrent tous ces détails. Cela devient comme une vente où l'on cède une vierge à un débauché, en entourant cette vente de certaines formalités.

XI

— Tous se marient ainsi, et je me mariaï de même; et la fameuse lune de miel commença. Quel vilain nom! siffla-t-il avec colère. Je me promenais un jour à Paris à travers des baraques, lorsque, séduit par l'enseigne de l'une d'elles, j'entraï pour voir une femme à barbe et un chien aquatique. La femme était un homme déguisé; le chien était un chien ordinaire recouvert d'une peau de phoque, et qui nageait dans une baignoire. C'était dénué d'intérêt, mais le barnum m'accompagna à la sortie, très courtoisement, et s'adressa au public qui stationnait devant l'entrée, en invoquant mon témoignage : « Demandez à monsieur si cela vaut la peine d'être vu? Entrez, entrez, un franc par personne. » Confus,

je n'osai point répondre qu'il n'y avait rien d'intéressant à voir, et c'était bien, en effet, sur ma confusion que comptait le barnum. C'est la même chose, probablement, pour les personnes qui ont passé par les abominations de la lune de miel et qui n'en désillusionnent pas les autres. Je fis de même, je ne désillusionnai personne. Mais je ne vois pas maintenant pourquoi ne pas dire la vérité. Je crois même qu'il est nécessaire de la dire. C'est une période de malaise, de honte, de pitié et surtout d'ennui, d'ennui féroce ! C'est à peu près ce que j'éprouvai quand je commençai à fumer : j'avais envie de vomir, je bavais et avalais ma bave en feignant d'y prendre plaisir. Le plaisir amoureux, comme le plaisir de fumer, s'il arrive, n'arrive qu'après. Il faut que les époux fassent l'éducation de ce vice avant d'en éprouver du plaisir.

— Comment, vice ? demandai-je. Mais vous parlez d'une chose des plus naturelles.

— Naturelles ? fit-il. Naturelles ? Non, moi, au contraire, je suis arrivé à la conviction que ce *n'est pas* naturel. Oui, ce n'est pas naturel du tout. Demandez aux enfants, demandez à une jeune fille non dépravée. Ma sœur se maria très jeune avec un homme qui avait le double de son âge, un débauché.

Je me rappelle quel étonnement fut le nôtre quand, la nuit de ses noces, pâle, toute en larmes, elle s'enfuit de son époux, tremblant de tout son corps et disant que pour rien au monde elle ne saurait même dire ce qu'il voulait d'elle.

Vous dites : naturel !

Manger est naturel. C'est une fonction heureuse, agréable et que nul n'a honte d'accomplir dès sa naissance ; tandis que ceci, on en est honteux, dégoûté ; on en souffre. Non, ce n'est pas naturel ! Et je me suis convaincu qu'une jeune fille non corrompue en a toujours horreur.

— Mais, dis-je, comment se perpétuerait le genre humain ?

— Oui, en effet, il y a le danger que le genre humain disparaisse ! fit-il ironiquement, avec colère, comme s'il attendait cette objection courante et de mauvaise foi. Prêcher l'abstinence de l'enfantement, afin que les lords anglais puissent bâfrer à leur aise, c'est permis. Prêcher l'abstinence de l'enfantement sous prétexte qu'il faut prendre le plus d'agrément possible, c'est permis ; mais oser dire qu'il faut s'abstenir de

l'enfantement au nom de la morale, mes aïeux, quels cris!.... Le danger que le genre humain disparaisse, parce que des hommes désirent ne plus être des cochons! Excusez-moi. Cette lumière m'est désagréable, peut-on fermer? dit-il en montrant la lanterne.

Je dis que j'en'y voyais pas d'inconvénient et alors, vivement, comme tout ce qu'il faisait, il monta sur la banquette et baissa le store de la lanterne.

— Tout de même, dis-je, si tous avaient reconnu cela comme loi, le genre humain n'existerait plus.

Il ne répondit pas aussitôt.

— Vous dites comment se perpétuerait le genre humain? reprit-il en s'asseyant en face de moi, et s'accoudant sur ses genoux largement écartés. Mais pourquoi le genre humain doit-il se perpétuer? dit-il.

— Comment, pourquoi? Mais alors nous n'existerions pas.

— Et pourquoi faut-il que nous existions?

— Comment, pourquoi? Pour vivre.

— Et pourquoi vivre? S'il n'y a pas de but, si la vie nous est donnée pour elle-même, alors ce n'est pas la peine de vivre. Et, s'il en est ainsi, alors les Schopenhauer, les Hartmann, tous les bouddhistes ont raison. Mais si la vie a un but, alors il est clair qu'elle doit cesser quand le but est atteint. Et il en est vraiment ainsi, dit-il, tout ému par cette idée, à laquelle évidemment il tenait beaucoup. Il en est ainsi. Suivez-moi: Si l'humanité a pour but le bien-être, le bonheur, l'amour, comme vous voulez, si le but de l'humanité, comme il est dit dans les Prophètes, est que tous les hommes soient unis par l'amour, que des épées on forge des faux, etc., alors qu'est-ce qui l'empêche d'atteindre ce but? Les passions. Or, parmi les passions, la plus forte, la plus mauvaise, la plus tenace, c'est l'amour sexuel.

De sorte que si les passions disparaissaient, et avec elles la dernière, la plus forte, l'amour sexuel, alors la prophétie serait réalisée: l'union serait accomplie; l'humanité, dès lors, aurait exécuté la loi et n'aurait plus lieu d'être. Mais tant que l'humanité existe, elle a devant elle un idéal, et cet idéal ne peut être celui du lapin ou du cochon: se multiplier le plus possible; ni celui des singes ou des Parisiens: jouir de la façon la plus raffinée des plaisirs de la passion sexuelle. Son

idéal est celui du bien atteint par l'abstinence et la pureté. C'est à cet idéal que l'homme aspire et aspira toujours. Et voyez la conséquence. Il en résulte que l'amour sexuel est une soupape de sûreté. Si la génération existante de l'humanité n'a pas atteint le but, c'est parce qu'elle nourrit des passions, et la passion la plus forte, l'amour sexuel. Mais s'il y a la passion sexuelle, il y aura une nouvelle génération, et par suite la possibilité d'atteindre le but avec la génération suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce que le but soit atteint, que la prophétie soit réalisée et que les hommes soient unis. Autrement qu'y aurait-il ? Si l'on admet que Dieu a créé les hommes pour atteindre un certain but, il les aurait créés ou mortels, sans la passion sexuelle, ou éternels. S'ils étaient mortels sans la passion sexuelle, qu'en résulterait-il ? il en résulterait qu'ils auraient vécu et seraient morts sans atteindre le but, et pour atteindre le but, Dieu aurait dû créer des hommes nouveaux. S'ils étaient éternels, et admettons qu'après plusieurs millions d'années ils eussent atteint le but, alors pourquoi existeraient-ils ? Où faudrait-il les mettre ? Le mieux est ce qui existe. Mais cette expression ne vous plaît peut-être pas et êtes-vous évolutionniste ? Mais alors le résultat est le même. L'espèce supérieure des animaux, la race humaine, pour se maintenir dans la lutte contre les autres animaux, doit vivre en société comme les abeilles, et non se multiplier sans fin ; elle doit, comme des abeilles, élever des êtres asexués ; autrement dit, elle doit aspirer à l'abstinence, et non à l'excitation de la lubricité à quoi tend toute l'organisation de notre vie.

Il se tut.

— Le genre humain disparaîtra ? Mais peut-on en douter ? C'est aussi indiscutable que la mort. D'après toutes les doctrines de l'Eglise, la fin du monde viendra et toutes les théories scientifiques aboutissent inévitablement à la même conclusion.

XII

— Dans notre monde, c'est juste le contraire : s'il arrive que l'homme, étant célibataire, pense encore à l'abstinence, une fois marié il considère que l'abstinence n'est plus nécessaire. Songez donc, ce départ après le mariage, cette solitude que les nouveaux mariés se ménagent avec le consentement

des parents, ce n'est autre chose que l'autorisation de la débauche. Mais la loi morale se venge elle-même quand on la viole. La lune de miel ne nous donna pas ce qu'elle promettait ; tout le temps ce fut honteux et ennuyeux, et bientôt cela devint très pénible. Je crois que le troisième ou le quatrième jour, je trouvai ma femme triste. Je lui en demandai la raison, et me mis à l'embrasser, ce qui, à mon avis, était tout ce qu'elle pouvait désirer. Elle écarta ma main et se mit à pleurer. Pourquoi ? Elle ne put me le dire. Elle était triste, angoissée. Ses nerfs torturés lui avaient probablement suggéré la vérité sur l'ignominie de nos relations, mais elle ne savait comment exprimer cela. Je me mis à la questionner ; elle répondit quelque chose de vague, qu'elle était triste sans sa mère. Il me sembla qu'elle ne disait pas la vérité. Je cherchai à la consoler en gardant le silence sur sa mère. Il ne me venait pas à l'esprit qu'elle se sentait tout simplement énervée et que la mère n'était qu'un prétexte. Mais aussitôt elle s'offensa de ce que je ne parlais pas de sa mère, comme si je ne l'avais pas crue. Elle me dit qu'elle voyait bien que je ne l'aimais pas. Je l'accusai de caprice. Soudain tout son visage se changea ; au lieu de tristesse parut l'irritation. Elle me reprocha en termes durs et blessants mon égoïsme et ma cruauté. Je la regardai. Toute sa figure exprimait la froideur absolue, l'animosité, presque la haine pour moi. Je me rappelle l'effroi que j'éprouvai à cette vue. Comment ? Quoi ? pensai-je. L'amour, l'union des âmes, et voilà ce qu'il y a ! Mais c'est impossible, ce n'est plus elle ! Je tâchai de la calmer, mais je me heurtai à un tel mur inébranlable de froide hostilité que, sans avoir le temps de réfléchir, je fus pris d'une vive irritation et nous échangeâmes une foule de propos désagréables. L'impression de cette première brouille fut terrible. J'appelle cela brouille, mais ce n'était pas une brouille ; c'était la découverte soudaine de l'abîme qui, en réalité, existait entre nous. L'amour était épuisé avec la satisfaction de la sensualité, et nous restions en face l'un de l'autre sous notre vrai jour, comme deux égoïstes complètement étrangers qui cherchent à se procurer le plus de plaisir possible l'un par l'autre. Ainsi, ce que j'appelais notre brouille était la mise au jour de notre véritable situation après l'apaisement de la volupté. Je ne me rendais pas compte que cette hostilité froide était notre état normal et je ne com-

prenais pas que cette première brouille serait bientôt noyée sous un nouveau flot de sensualité.

Je crus que nous nous étions querellés, puis réconciliés, et que cela ne nous arriverait plus. Mais, en cette même lune de miel, arriva bientôt une période de satiété où nous cessâmes d'être nécessaires l'un à l'autre, et une nouvelle brouille éclata. Cette deuxième brouille me frappa encore plus que la première. « Alors la première n'était pas un hasard, c'était fatal et cela sera ainsi », pensai-je. Cette seconde querelle me stupéfia d'autant plus qu'elle avait une cause extrêmement misérable : une question d'argent ; or, jamais je n'avais marchandé sur ce chapitre ; il m'était surtout impossible de le faire vis-à-vis de ma femme. Je me souviens seulement qu'à une remarque que je lui fis elle insinua que mon intention était de la dominer au moyen de l'argent et que je basais sur l'argent mon droit sur elle ; enfin quelque chose de tout à fait impossible, stupide et lâche qui n'était ni dans mon caractère ni dans le sien. J'étais hors de moi. Je l'accusai d'indélicatesse ; elle m'adressa le même reproche. La dispute éclata. Dans ses paroles, dans l'expression de son visage, dans ses yeux, je remarquai de nouveau la haine cruelle et froide qui m'avait tant stupéfié déjà. Il m'est arrivé de me quereller avec mon frère, avec des amis, avec mon père, mais jamais il n'y eut entre nous cette méchanceté farouche que je voyais ici. Après quelque temps, cette haine mutuelle fut encore couverte par un flux de volupté et je me consolai de nouveau en me disant que ces deux querelles étaient des fautes réparables. Mais à la troisième, à la quatrième, je compris que ce n'était pas un simple hasard, que c'était quelque chose de fatal qui devait arriver encore, et j'en étais horrifié. Une autre pensée encore plus terrible me tourmentait : j'étais persuadé que moi seul vivais si mal avec ma femme que cela n'arrivait pas dans les autres ménages ; j'ignorais alors que dans tous les ménages ont lieu les mêmes accrocs, et que tous, comme moi, s'imaginant que c'est un malheur exclusivement réservé à eux seuls, cachent soigneusement ce malheur honteux, non pas seulement aux autres, mais à eux-mêmes.

Commencé dès les premiers jours, cela se perpétua et augmenta, avec des caractères d'acharnement toujours plus marqués. Au fond de mon âme, dès les premières semaines, je sen-

tis que j'étais perdu, que j'avais ce que je n'attendais pas et que le mariage non seulement n'est pas le bonheur, mais une épreuve pénible. Cependant, comme tout le monde, je me refusais à l'avouer (je ne l'aurais jamais avoué, n'eût été le dénouement) et je le cachais non seulement aux autres, mais à moi-même. Je m'étonne maintenant de n'avoir pas vu alors ma situation vraie. C'était cependant facile avec ces querelles commencées pour des motifs si futiles qu'on ne pouvait ensuite se les rappeler. La raison ne pouvait trouver de prétextes suffisants pour notre haine tenace l'un envers l'autre. De même n'en trouvait-elle pas pour la réconciliation. Parfois des paroles, des explications, des larmes même, mais parfois... oh ! j'ai honte à me le rappeler maintenant, après des mots injurieux, arrivaient les sourires, les baisers, les enlacements... Abomination ! Comment ne percevais-je pas alors toute cette vilénie?...

XIII

Deux voyageurs montèrent et se mirent à s'installer à l'autre extrémité du wagon. Il se tut tout le temps qu'ils s'installèrent, mais aussitôt le silence revenu, il continua. Evidemment il n'avait pas perdu un seul instant le fil de sa pensée.

— Voilà ce qui est ignoble principalement, commença-t-il ; on suppose, en théorie, que l'amour est quelque chose d'idéal, d'élevé, et, en réalité, l'amour est quelque chose de hideux, de sale, dont il est dégoûtant et honteux de parler et de se souvenir. Et il faut bien le comprendre, ce n'est pas en vain que la nature fait que c'est hideux et honteux. Mais, au contraire, les gens feignent que le hideux et le honteux est beau et élevé.

Quels étaient les premiers indices de mon amour ? Je m'adonnais aux excès bestiaux non seulement sans en être honteux, au contraire, j'en étais fier ; non seulement sans penser à la vie intellectuelle de ma femme, mais même sans penser à sa vie physique. Je m'étonnais de notre hostilité, et, pourtant, comme c'était clair : cette hostilité n'était autre chose qu'une protestation de la nature humaine contre la bête qui l'asservissait.

Je m'étonnais de notre haine mutuelle, et il n'en pouvait être autrement. Cette haine n'était rien d'autre que la haine des complices pour l'excitation et la participation dans le crime.

Car c'était un crime que notre liaison de *cochons* continuât toujours, lorsque cette pauvre femme fut devenue enceinte le premier mois.

Vous pensez que je m'écarte de mon récit ? Du tout ! Je vous raconte toujours *comment* j'ai tué ma femme. On m'a demandé au tribunal avec quoi, comment j'ai tué ma femme ? Les imbéciles ! Ils croient que j'ai tué ma femme avec un couteau, le 5 octobre. Ce n'est pas alors que je l'ai tuée. C'est longtemps avant, comme eux tous tuent à présent...

— Mais comment cela ? demandai-je.

— Voici ce qui est étonnant, que personne ne veut savoir ce qui est si clair et si évident, que les médecins devraient connaître et répandre, mais qu'ils taisent. C'est quelque chose de terriblement simple. L'homme et la femme sont créés comme les animaux de telle sorte qu'après l'amour charnel la femme devient enceinte, ensuite allaite ; durant ces périodes, l'acte sexuel est nuisible aussi bien pour la femme que pour son enfant. Il y a un nombre égal d'hommes et de femmes. Que résulte-t-il de cela ? Il semble qu'il ne faut point un esprit transcendant pour tirer de cela la conclusion qu'en tirent les animaux, c'est-à-dire l'abstinence. Mais non, la science est arrivée à un tel point qu'elle a trouvé des leucocytes quelconques qui circulent dans le sang, et d'autres imbécillités, tandis qu'elle n'a pu comprendre encore cela, du moins je n'ai jamais entendu qu'elle en ait parlé.

De sorte que pour une femme il n'y a que deux issues : l'une se transformer en monstre, détruire en soi la capacité d'être femme, c'est-à-dire mère, pour que l'homme puisse tranquillement continuer à jouir d'elle ; l'autre issue, qui n'est pas même une issue, mais la simple, directe et grossière violation des lois de nature, qui se commet dans toutes les familles dites honnêtes, c'est que la femme, contrairement à sa nature, doit être en même temps enceinte, nourrice et maîtresse, c'est-à-dire ce à quoi ne descend aucun animal. Et ses forces n'y suffisent pas. Voilà pourquoi nous avons l'hystérie, les nerfs et, chez les paysans, la possession, l'ensorcellement. Notez que chez la jeune fille pure la possession n'existe pas ; elle n'existe que chez la femme, et chez la femme qui vit avec son mari. C'est ainsi chez nous et ainsi en Europe. Tous les hôpitaux sont remplis de femmes qui ont transgressé les lois de la

nature. Mais les possédées et les clientes de Charcot sont des créatures complètement finies, tandis que de femmes à demi estropiées le monde regorge. Si l'on songeait quelle grande œuvre est pour la femme la gestation ou l'allaitement ! En elle se forme l'être qui nous continue. Et cette œuvre sainte est gênée, rendue pénible, par quoi ? Il est effroyable d'y penser ! Et après cela on parle de liberté, des droits de la femme. C'est comme des anthropophages gavant leurs prisonniers pour les dévorer et leur assurant en même temps qu'on prend soin de leurs droits et de leur liberté.

Tout cela était neuf et me surprenait.

— Mais alors, s'il en est ainsi, dis-je, il en résulte qu'on peut aimer sa femme seulement une fois tous les deux ans, et comme l'homme...

— Et l'homme en a besoin, répéta-t-il. Au moins les char-mants prêtres de la science nous l'assurent. Je les forcerais, ces pontifes, à remplir l'emploi de ces femmes qui, d'après eux, sont nécessaires aux hommes, qu'est-ce qu'ils chanteraient alors ? Affirmez à l'homme qu'il a besoin d'eau-de-vie, de tabac, d'opium, et il croira tout cela nécessaire. Il en résulte que Dieu n'a pas su arranger l'affaire comme il faut, puisque, sans demander l'avis des pontifes, il a combiné ainsi la chose. L'homme a besoin de satisfaire sa volupté, ainsi ont-ils décidé, et voilà que ce besoin est dérangé par la naissance et l'allaitement des enfants. Que faire alors ? S'adresser aux pontifes, ils arrangeront cela. Et, en effet, ils ont trouvé. Quand donc seront découronnées ces canailles avec leurs mensonges ? Il est temps ! Nous en avons assez. On devient fou, on se tire des coups de revolver et toujours à cause de cela. Et comment pourrait-il en être autrement ? On dirait que les animaux savent que la descendance continue leur espèce et ils suivent à cet égard une certaine loi. Il n'y a que l'homme qui ne la connaît pas et ne veut pas la connaître. Il n'est soucieux que d'avoir le plus de plaisir possible. Et qui donc fait cela ? Le roi de la nature, l'homme ! Remarquez que les animaux s'accouplent seulement quand ils peuvent reproduire l'espèce, et l'ignoble roi de la nature s'accouple en tout temps. Il fait plus, il élève cet acte de singe à un idéal. Au nom de cet amour, c'est-à-dire de cette saleté, il tue... quoi ?... la moitié du genre humain. De la femme qui doit être son aide dans le mouve-

ment de l'humanité vers la vérité et le bien, au nom de ses plaisirs, il en fait non pas une aide, mais une ennemie. Qu'est-ce qui retarde partout le mouvement progressif de l'humanité ? La femme. Pourquoi en est-il ainsi ? A cause de ce que j'ai dit et pour cela seul. Oui, oui, répéta-t-il plusieurs fois, et il commença à se remuer, prit une cigarette, se mit à fumer, afin, évidemment, de se calmer un peu.

XIV

— Et voilà, je vécus en pareil cochon, continua-t-il, reprenant son ton ancien. Le pire c'est que, vivant de cette façon ignoble, je croyais, parce que je ne me laissais pas séduire par les autres femmes, que je menais une vie de famille honnête, que j'étais un être moral, et que si nous avions des querelles, la faute en était à ma femme, à son caractère.

Mais il est évident que la faute ne venait pas d'elle. Elle était comme tout le monde, comme la majorité. Elle avait été élevée d'après les principes exigés par la société qui était la nôtre, c'est-à-dire comme sont élevées, sans exception, toutes les jeunes filles de notre classe riche et comme elles ne peuvent ne pas être élevées. On parle de je ne sais quelle nouvelle éducation des femmes. Mais ce ne sont là que de vaines paroles : l'éducation des femmes résulte de la véritable vocation de la femme dans le monde et non de celle qu'on a inventée pour elle. L'éducation de la femme correspondra toujours à la façon dont l'homme envisage la femme. Nous tous savons comment les hommes envisagent les femmes : « *Wein, Weib und Gesang* », comme disent les poètes en leurs vers. Prenez toute la poésie, la peinture, la sculpture, en commençant par les poèmes d'amour et les Vénus et Phryné nues, vous verrez que la femme n'est qu'un instrument de plaisir. Elle est ainsi à Trouba, à Gratchevka (1) et à un bal de la Cour. Et songez à cette ruse diabolique : le plaisir, eh bien ! c'est le plaisir et l'on sait que la femme est un morceau fin. D'abord ce sont les chevaliers qui assurent qu'ils adorent la femme (ils l'adorent et la regardent tout de même comme un instrument de plaisir) et de nos jours tous assurent estimer la femme. Les uns lui cèdent leur place, ramassent son mouchoir, les autres lui reconnaissent le droit d'occuper tous les emplois,

(1) Quartiers mal famés de Moscou.

de participer au gouvernement, etc. Malgré tout cela, le point essentiel demeure le même. Elle est un objet de volupté, son corps est un instrument de jouissance. Et elle le sait. C'est de l'esclavage, parce que l'esclavage n'est rien d'autre que l'utilisation du travail des uns à la jouissance des autres.

Pour que l'esclavage n'existe pas, il faut que les uns se refusent à jouir du travail des autres, envisageant cela comme un péché, comme un acte honteux. Actuellement qu'arrive-t-il ? On abolit la forme extérieure de l'esclave, on supprime les actes de vente des esclaves et on s'imagine, on se persuade, que l'esclavage est aboli. On ne veut pas voir qu'il existe toujours, puisque les gens, comme auparavant, aiment à profiter du labeur des autres et croient cela bon et juste. Dans ces conditions, il se trouvera toujours des êtres plus forts ou plus rusés que les autres pour en profiter. La même chose se passe avec l'émancipation de la femme. Au fond l'esclavage féminin consiste uniquement en ce que les hommes désirent jouir de la femme comme moyen de plaisir et trouvent cela bien. On émancipe la femme, on lui donne toute espèce de droits égaux à ceux de l'homme, mais on continue à l'envisager comme un objet de volupté ; on l'élève ainsi depuis son enfance, et l'on dirige dans ce sens l'opinion publique. Elle est toujours la serve humiliée et corrompue, et l'homme reste toujours le maître débauché.

On émancipe la femme dans les cours publics, dans les Parlements, mais on l'envisage toujours comme un objet de volupté. Apprenez-lui, comme on le fait chez nous, à se considérer comme telle, et elle restera toujours un être inférieur : ou, avec l'aide de médecins canailles, elle cherchera à prévenir la conception de l'enfant et sera une vraie prostituée descendue non au degré de la bête, mais à l'état d'objet, ou elle sera ce qu'elle est dans la plupart des cas : malade, hystérique, malheureuse, inapte au progrès spirituel.

Les lycées et les cours ne peuvent changer cela. La seule chose qui le pourrait, ce serait un changement de l'opinion de l'homme sur la femme et de la femme sur elle-même. Mais cela n'arrivera que quand la femme regardera l'état de virginité comme l'état supérieur, au lieu d'y voir, comme maintenant, une honte et un déshonneur. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, l'idéal de toute jeune fille, quelle que soit son instruction, sera

toujours d'attirer le plus grand nombre possible d'hommes, le plus grand nombre de mâles, afin d'avoir le plus grand choix.

Le fait que l'une connaît plus de mathématiques et que l'autre joue de la harpe ne change rien. La femme est heureuse et atteint tout ce qu'elle peut désirer quand elle séduit un homme. C'est pourquoi le but principal de la femme est de savoir séduire. C'était et sera ainsi. Ce qui était dans sa vie de vierge continuera dans sa vie de femme mariée. Dans sa vie de jeune fille, c'était nécessaire pour le choix ; dans sa vie de femme, ce sera nécessaire pour dominer le mari.

Une seule chose supprime ou interrompt quelque temps ces tendances, les enfants ; et encore quand la femme n'est pas un monstre, c'est-à-dire nourrit elle-même. Ici encore paraît le médecin.

Avec ma femme qui voulait elle-même nourrir et qui a nourri ses cinq enfants, il arriva que le premier enfant fut souffrant. Les médecins qui, cyniquement, la déshabillèrent et la tâtèrent partout, et que je dus remercier et payer pour cela, ces chers médecins trouvèrent qu'elle ne devait pas nourrir, et elle fut momentanément privée du seul remède qui pouvait la débarrasser de la coquetterie. C'est une nourrice qui acheva de nourrir ce premier-né, c'est-à-dire que nous profitâmes de la misère et de l'ignorance d'une femme pour la voler à son petit en faveur du nôtre ; en revanche, nous la parâmes d'une coiffure à galons dorés. Mais il ne s'agit pas de cela, ce qui importe c'est qu'en ma femme se réveilla cette coquetterie endormie pendant qu'elle allaitait. Cette coquetterie raviva en moi les souffrances de la jalousie, qui ne cessa de me tourmenter durant toute ma vie conjugale, comme elle ne peut ne pas tourmenter tous les maris qui vivent avec leurs femmes comme je vivais avec la mienne, c'est-à-dire immoralement.

XV

— Durant tout le temps de mon mariage, jamais je ne cessai d'éprouver la jalousie et d'en souffrir. Il y eut des périodes où j'en souffris plus violemment. La première fois, ce fut après la naissance de notre premier enfant, quand les médecins eurent défendu à ma femme de nourrir. Je fus particulièrement jaloux, d'abord parce que ma femme éprouvait cette inquiétude propre à la mère quand l'ordre régulier de la vie

est interrompu sans sujet ; mais surtout je fus jaloux quand je vis avec quelle facilité elle renonçait à ce devoir moral de mère, d'où je conclus, avec raison, bien qu'inconsciemment, qu'elle rejetterait aussi facilement le devoir conjugal, d'autant qu'elle se portait parfaitement, puisque, malgré la défense des chers docteurs, elle allaita les enfants suivants, et même très bien.

— Je vois que vous n'aimez pas les médecins, dis-je, ayant remarqué l'intonation particulièrement méchante de sa voix, chaque fois qu'il parlait d'eux.

— Il ne s'agit pas de les aimer ou de ne pas les aimer. Ils ont perdu ma vie, comme ils ont perdu celle de milliers et de centaines de milliers d'êtres avant moi, et je ne puis point ne pas lier la conséquence à la cause. Je comprends qu'ils veuillent, comme les avocats et les autres, gagner de l'argent, je leur aurais donné volontiers la moitié de mes revenus, et chacun agirait de même si l'on comprenait ce qu'ils font ; chacun le ferait pour qu'ils ne s'immiscent pas à la vie conjugale et se tiennent à distance. Je n'ai pas fait de statistiques, mais je connais des dizaines de cas, et en réalité ils sont innombrables, où ils ont tué tantôt un enfant dans le sein de sa mère, affirmant que la mère ne pourrait accoucher, plus tard elle accouchait très bien, tantôt des mères, sous prétexte de quelque opération. Personne n'a compté ces assassinats, comme on n'a pas compté les assassinats de l'Inquisition, parce qu'on supposait qu'ils avaient pour but le bonheur de l'humanité. Les crimes des médecins sont innombrables, mais tous ces crimes ne sont rien comparés à cette démoralisation matérialiste qu'ils introduisent dans le monde par les femmes.

Encore je ne parle pas de ceci : que si l'on voulait suivre leurs indications, grâce aux microbes qu'ils voient partout, l'humanité, au lieu de tendre à l'union, irait à la désunion complète, tout le monde, d'après leurs théories, devant s'isoler et tenir toujours dans sa bouche une seringue à acide phénique (d'ailleurs, ils ont trouvé à présent que ce n'est plus bon). Mais ce n'est rien. Le poison suprême c'est le pervertissement des gens, des femmes surtout.

On ne peut plus dire maintenant : « Tu vis mal, vis mieux », on ne peut plus le dire ni à soi-même ni aux autres. En effet, si tu vis mal, la cause est dans le système nerveux ou dans

quelque chose de semblable, etc. Et il faut aller les consulter et ils te prescriront pour trente-cinq kopeks de remèdes pris à la pharmacie, et il te faut les avaler !

Ton état empire, encore des médecins, encore des remèdes. La bonne affaire !

Mais revenons à notre sujet. Je disais que ma femme nourrissait bien ses enfants, que la gestation et l'allaitement des enfants apaisaient mes tortures de jalousie. Si ce n'eût été cela, tout serait arrivé auparavant. Les enfants me sauvaient et la sauvaient. En huit ans, elle eut cinq enfants et, sauf le premier, elle les nourrit tous.

— Où sont maintenant vos enfants ? demandai-je.

— Les enfants ? fit-il d'un ton effrayé.

— Excusez-moi, peut-être vous est-il pénible d'en parler ?

— Non, rien. C'est ma belle-sœur et mon frère qui les ont pris. Ils ne me les ont pas donnés. Moi, je leur ai abandonné ma fortune, mais eux ne m'ont pas donné les enfants. On me considère comme fou. Maintenant, je reviens de chez eux. Je les ai vus ; mais ils ne me les donneront pas. Autrement je les élèverais pour qu'ils ne soient pas comme leurs parents. Mais il faut qu'ils soient pareils. Que faire ! C'est compréhensible qu'on ne me les donnera pas et ne me croira pas. Et je ne sais pas si j'aurais la force de les élever. Je pense que non. Je suis une ruine, un malheureux. Je n'ai qu'une seule chose : je sais. Oui, c'est sûr, je sais quelque chose que tous ne sauront peut-être pas de sitôt.

Oui, les enfants vivent et grandiront aussi sauvages que tous ceux qui les entourent. Je les ai vus trois fois. Je ne puis rien faire pour eux. Je retourne maintenant chez moi, dans le Midi. Là-bas, j'ai une maisonnette et un jardin.

Oui, beaucoup de temps s'écoulera encore avant que les hommes sachent ce que je sais. La quantité du fer et le nombre des métaux qui existent dans le soleil et les étoiles, cela on peut l'apprendre vite, mais ce qui dénonce notre abomination, voilà ce qu'il est très difficile de savoir.

Vous écoutez au moins, je vous en suis très reconnaissant.

LÉON TOLSTOÏ.

Traduit par J. W.-BIENSTOCK.

(A suivre.)